

LA CERTITUDE DES PIERRES

LA CERTITUDE DES PIERRES

JÉRÔME BONNETTO

éditions inculte

À Pierre

« Le vent s’amasse au ciel,
le vent empourpré de demain
– et de nouveau l’amour,
de nouveau, depuis longtemps,
de loin il embarrasse la mort¹. »

Jan SKÁCEL, *L’Heure entre chien et loup*

1. Traduit du tchèque par Petr Král.

PROLOGUE

Le vent de Ségurien remonte le chemin Saint-Bernard et va se perdre tout en haut de la montagne, au-delà des forêts. C'est un vent tiède et amer comme sorti de la bouche d'une vieille, un souffle chargé de poussières de cyprès et d'olives séchées qui emporte avec lui les derniers rêves des habitants et les images interdites – les seins de la voisine guettés dans l'entrebâillement d'une porte, les rires des hommes à tête de chien, la dame blanche qui hante les bois. Dans sa course, il écarte ses bras et fait bruisser les feuillages des arbustes, les herbes folles, comme une rumeur. Partout sur les chemins, il efface les traces de pas.

Le village est plongé dans la torpeur, il est un corps suspendu, pour quelques instants encore, le temps de planter le décor.

On dort. Personne ne sait à qui appartient la nuit. Tout est gris-mauve et les chats ont des yeux de loup. La montagne le sait : bientôt, le disque solaire se reflétera dans la mer et la loi des hommes reprendra ses droits. Tout pourra recommencer.

On allume ici une lampe, là une cafetière, on fait glisser une savate, claquer l'élastique d'un slip. On avance à petits pas.

On a transpiré toute la nuit dans la mollesse des matelas, on s'est tourné et retourné en quête d'un peu de frais, pour quelques secondes à peine, puis on

a retrouvé la chaleur froissée des draps. On en veut à l'autre d'être gras, de dégager toute cette moiteur, si bien qu'on a fini par le pousser un peu du talon, comme ça, en douce, pour gagner quelques centimètres.

La nuit peut être infernale par ici. On a cru que cette fois, on ne parviendrait pas à s'endormir, mais on a fini par y arriver, on a passé l'heure des braves, comme toujours, en bout de course, plus fatigué encore d'avoir lutté, les reins inondés de sueur tiède et la bouche sèche. Plus tard, on dira qu'il a fait chaud, juste pour lancer la conversation, mais on admet qu'on ne serait pas mieux dans le froid du Nord. On ne serait mieux nulle part ailleurs au fond. Inutile de chercher.

On est une race, un bois. La mesure se prend dans le ventre, on ne trouverait pas vraiment les mots pour bien l'expliquer. Ça se sent, voilà tout. C'est qu'on vient d'un pays à l'intérieur d'un autre pays comme la langue chante son accent local, son vocabulaire, une autre langue au fond de la langue, d'autres hommes parmi les hommes. C'est la terre qui décide ici, c'est elle qui trace les mêmes lignes sur les fronts, les mêmes cors aux pieds, les mêmes gestes. On est un bois, un bloc, une race.

On se comprend. On fait à notre idée. On a nos règles, les seules qui vaillent. Les autres peuvent passer, on les salue, de loin, comme ça. Du plus loin possible.

PROLOGUE

Les premiers rayons caressent la montagne. Chaque jour serait une naissance s'il n'y avait les hommes. Deux coups de chevrotine déchirent l'aube. Voilà, ça va commencer. Pas besoin de faire un dessin.

LA PREMIÈRE SAINT-BARTHÉLEMY

Il nous faut un homme, inconnu, avec un grand sac, un homme qui arrive par la route : le noir d'un point, d'une silhouette tout d'abord, longue, lointaine, puis un corps déjà, qui soulève un peu de poussière comme un petit nuage bas, puis un être, plus précis dans un savant contre-jour qui dessine le va-et-vient des cheveux au balancier de la marche, enfin un homme.

Il est grand, robuste. Il semble venir de loin. Il avance dans un frottement de jean, de cuir et de coton, arrangement naturel pour la mélodie légère des boucles métalliques du sac sur lesquelles rebondit une sorte de grigri africain. C'est la seule musique audible, juste suffisante pour égayer la marche.

On reste un peu avec lui, comme un ange invisible. On n'est pas si mal sur son épaule. On voit haut et bien. On écoute sa longue respiration que la barbe filtre. On s'en voudrait de fouiller dans ses poches ou d'ouvrir son sac. On saura bien assez tôt ce qu'il trimballe. Pour l'instant, il coupe la lumière prometteuse du matin.

Dans un virage s'esquisse à peine un petit chemin de terre. La pente est un peu plus rude par là, à l'écart de la route, et le soleil plus incisif, mais le chemin plus direct. Il n'est guère emprunté dorénavant et, malgré de longues années d'abandon, il résiste aux hautes herbes, comme si la terre, tellement foulée et refoulée, avait perdu toute vertu de fertilisation.

C'est ce chemin qu'il choisit, sans la moindre hésitation. Le village n'est plus qu'à un petit kilomètre, mais un kilomètre de rude montée en ligne presque droite. On aperçoit un ou deux lacets en contrebas des premières maisons, puis, tout là-haut, le clocher.

Le rythme de sa marche ne faiblit pas malgré la raideur de la pente. Par endroits, il pourrait presque toucher le sol simplement en tendant les bras. Son souffle s'accélère, raisonnablement. On ne perçoit pas de fatigue particulière. Parfois, les pierres roulent derrière lui, en entraînant d'autres au passage. Parfois, il prend appui sur une tige plus haute et plus solide que les autres, la serrant d'une main puissante. Parfois, les racines cèdent, alors il jette la tige dans les broussailles avant de s'agripper à une autre.

Il avance, mais c'est ici que l'on s'arrête. Le village est tout près. De dos, sa progression paraît encore plus rapide. Les herbes et le chemin au premier plan, il s'enfonce dans le cadre. On le devine désormais enroulant le dernier lacet. Puis sa tête disparaît.

C'était un 24 août. Guillaume Levasseur allait entrer dans le village.

C'était jour de fête. Comme tous les 24 août, on fêtait la Saint-Barthélemy et ce n'est pas rien.

Le 14 juillet, on faisait la fine bouche, on buvait un coup, on se couchait un peu plus tard, mais au fond on se préservait. Il y avait bien les enfants pour ouvrir de grands yeux devant le feu d'artifice, mais les anciens

savaient que même les plus hautes fusées de la ville ne parviendraient jamais jusqu'au village. La révolution, on n'y était pas, on ne savait plus trop ce que ça signifiait. Il avait fallu trancher des têtes, on avait changé de salauds.

Le 24 août, c'était quand même autre chose. C'était la fête du Saint-Patron. Le reste du monde s'en contrefoutait et on adorait ça. Notre saint à nous. Bénédiction et protection. *Ad vitam æternam*, pour nous seuls.

Le 24 août, tout le village était sur la place jusqu'au petit jour. C'était chaque année la même musique, on n'aurait raté ça pour rien au monde. On y pensait longtemps à l'avance, dès les premières vapeurs de l'été, on se sentait bien quand la fête approchait, on se lançait des clins d'œil, on rejouait la partition des plus beaux millésimes, on élaborait sa propre mythologie, on fondait une nation.

C'est le 24 août qu'on était devenu homme, frère, amant, et fier surtout.

Même les jeunes de leur plus frêle maturité avaient mis deux trois sous de côté pour l'occasion. On tapait dans le cochon en porcelaine, on faisait les yeux doux à la grand-mère, on grattait ici et là, on prenait sur le permis de conduire s'il le fallait pour être à la hauteur et marquer l'histoire de son empreinte.

Le 24 août s'ouvraient les tiroirs, les penderies, parfois on tombait sur une vieille photo et on perdait un peu de temps dans la contemplation attendrie d'un autre soi déjà défunt. La Saint-Barthélemy était

le mètre étalon de nos vies, l'arbre sur lequel on regardait passer les saisons. On oubliait toujours un peu trop combien on avait changé, mais on s'aimait bien au fond pour ce qu'on avait été dans ce qu'on était devenu. Puis on refermait la parenthèse et on finissait par se concentrer sur l'essentiel : trouver sa plus belle chemise, s'assurer qu'on rentrait toujours dans le pantalon. On sortait le sent-bon du fond de l'armoire, celui aux vertus magiques, on inondait le cou et les cheveux, on soulignait la raie sur le côté, on s'ajustait devant le miroir et on était prêt.

C'était comme si le village n'avait qu'un jour à son calendrier. Il était comme un enfant qui ne pense qu'à Noël.

Une fois sur la place du village, on s'activait autour de la soupe au pistou. Il y avait différentes recettes, des variantes inadmissibles, des experts qui se disputaient avec des spécialistes.

Puis on dansait, on riait, on faisait table rase. On était tous ensemble, vraiment. Les anciens buvaient et racontaient. Les enfants couraient, sautaient, trifouillaient, magouillaient. On disait des trucs qu'on ne dit pas d'habitude. On avait des ressources inespérées, de la lumière dans les yeux, du verbe, de la poésie. Il y avait des cinquante ans de mariage qui s'étaient faits là, au creux du même olivier, les prémisses d'une nouvelle lignée, d'une nouvelle rue. On mettait les doigts là où il ne fallait pas. On en rougissait encore.

Le 24 août était l'étincelle qui allumait les vies.

Quand Guillaume Levasseur arriva au village, il crut voir ce que virent les premiers hommes. Il venait de loin avec une lumière étrange dans les yeux, étrangère. C'était là qu'il planterait sa tente, qu'il élèverait quelques moutons, qu'il ferait l'amour à la chandelle et qu'il trouverait le goût du pain. Il imaginait une grande enseigne s'étirant au-dessus de la porte : « Bienvenue au village, Guillaume. »

Le cimetière était lové en contrebas du village, au pied du chemin Saint-Bernard. Il était d'une banalité et d'une simplicité émouvantes, une harmonie, un accord qui sonnait juste comme un *la* bémol mineur dans la mort.

Quand on était une fleur, il valait mieux être sur certaines tombes que sur d'autres. On serait au frais, on aurait de l'eau propre tous les matins et des copines à la Toussaint. On connaissait les tombes laissées à l'abandon. On connaissait les noms, des noms comme des ratures. Des gens pas très catholiques, qui avaient essuyé leurs bottes crottées sur le paillason du voisin, qui perturbaient l'air. On avait que ce que l'on méritait.

Le cimetière de Ségurien était un lieu recommandable et bien entretenu. Il y avait de l'attention, presque de la vie. Au village, on savait tous qu'on y finirait un jour ou l'autre et que ce jour-là, on préférerait que le ménage soit fait, que tout soit en place. On croyait en quelque chose, surtout quand ça nous

arrangeait. Il y avait peut-être un ordre supérieur à respecter. Ne tentons pas le diable.

On y était venu parfois, enfant, les nuits d'été, pendant que les grands honoraient le banquet ou regardaient d'un œil mou le film à la télé. On avait l'âge des herbes folles. On avait voulu jouer à se faire peur. Il avait fallu faire semblant d'ouvrir les tombes, d'entendre les os craquer, les âmes souffler, les statues chuchoter entre elles. On avait tout bien fomenté, on avait invoqué les magies les plus noires, mais ça n'avait pas marché. Les forêts là-haut sur la montagne ont plus de caractère, plus de mystère. C'est de là que hurlent les bêtes sauvages.

Un jour, on y avait mis le grand-père. On avait pleuré un peu. Les pierres avaient pris un sens. On avait commencé à reconnaître les visages sur les photos en céramique. On avait fini par considérer le lieu pour ce qu'il était. On arrêta de jouer, on commença à prier, à traîner un peu des pieds en marchant, comme tout le monde. On se faisait déjà une meilleure idée de l'éternité.

C'était plus ou moins toujours les mêmes noms qu'on retrouvait dans les allées. Ce n'étaient pas de grandes familles, mais de longues lignées. Il fallait bien que les branches se séparent à un moment ou à un autre, c'est pour ça qu'on mariait les filles. Mais il y avait de la continuité par ici, du bon père en fils, de la fidélité, de la rigueur. On faisait deux ou trois enfants, pas moins, pas plus.

Il fallait venir au cimetière, là, lové en contrebas du village, pour prendre son pouls et lire l'état civil.

À Ségurien, il y avait quatre cents âmes qui vivaient et des milliers qui reposaient. On se dit parfois que les vivants ne font pas le poids.

Dans la famille Anfosso, c'est Joseph qui venait toutes les semaines. Il y avait du monde dans le caveau, mais ses visites, il les vouait essentiellement à son père. Un père, ça se vénère. C'est une dette éternelle. D'ailleurs, il lui avait tout pris : sa carcasse bien plantée, ses yeux noirs en amande, son teint rougeaud, ses mains laborieuses décalquées sur le manche d'une pioche, mais aussi son amour de la chasse, des amis, de l'ordre des choses. Des valeurs qu'il n'avait jamais interrogées. Le père avait transmis ce qu'il fallait, voilà tout. De la bonne fondation, bien solide. Tout au plus laissait-il parfois transparaître une légère inquiétude, de celle que nourrissent ceux qui ont tout et qui craignent de tout perdre. L'entreprise aussi, il l'avait héritée de son père. Anfosso & Anfosso, bâtiments et constructions. C'était du travail et du pain. Ce n'est pas rien par les temps qui courent. Pour le reste, Joseph avait bien fait les choses. Il s'était marié avec son premier amour. Simone avait été la plus belle fille du village. C'était il y a longtemps déjà.

Charles venait de temps en temps aussi. Dans la famille Anfosso, c'était le cadet. De deux ans à peine. Une sorte de Joseph, mais avec un peu d'eau. Une petite

cicatrice sur la pommette droite paraphait tout à la fois la complicité virile des deux frères et le léger ascendant qu'exerçait l'aîné. C'était le frère d'armes, la seconde jambe, celle qui hésite à faire le premier pas. Charles partageait avec Joseph l'entreprise de construction et il se pliait le plus souvent à ses décisions. C'était à son ombre qu'il avait poussé et, à Ségurien, l'ombre était un bien précieux.

Parfois, Joseph emmenait son petit Emmanuel. Anfosso III. Mais Emmanuel n'aimait pas trop ça, aller au cimetière. L'idée de finir un jour sous la terre l'angoissait un peu, d'autant plus qu'on ne lui avait rien expliqué, on ne lui avait pas dit comment les choses émergent, passent et disparaissent. Il voyait la mort comme une punition. Et puis ce grand-père, il ne l'avait jamais connu. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire d'avoir les mêmes yeux ?

Ces yeux en amande, c'était comme une signature, une légende sous une photo. Anfosso.

Le cimetière de Ségurien offrait son traité de sociologie à qui savait le lire.

En dehors des Anfosso, on y trouvait quelques noms connus. Pastorelli, Casiraghi, Barral, Leonetti. Des familles bien de chez nous. Deux ou trois d'entre elles avaient fait les grandes guerres. On leur avait donné un emplacement à l'ombre sous des pierres lourdes et admirables. D'autres avaient défendu l'Algérie française. Allée principale, plein soleil. Chacun était à sa place et de la place, il y en avait pour tout le monde.

Au fond dormait le caveau de la famille Levasseur. La pierre était lisse et fraîche, elle n'avait pas eu le temps de se polir, de faire des racines. On jurerait qu'elle sonne creux. Seulement une génération sous la terre. Une pièce rapportée, des estrangers, des messieurs de la ville comme on dit. Va falloir qu'ils fassent leurs preuves, les Levasseur. Va falloir me remplir ce caveau avant d'élever la voix, avant de faire les fiers, avant de touiller la soupe au pistou. C'est comme ça, c'est l'ordre des choses.

Guillaume était arrivé au pays par la voie Levasseur, un chemin un peu biscornu. Après avoir travaillé toute leur vie en ville, Jacques et Catherine Levasseur avaient décidé de partir, de goûter un peu à la tranquillité des villages perchés, loin des fourmilières dés-humanisées parce que la vraie vie, finalement, c'était là, dans un espace retiré, en dialogue avec la nature, avec d'authentiques échanges et du temps pour profiter de ces authentiques échanges. De l'humain avant tout. Ils avaient voulu transmettre ça à leur enfant, ce sens-là de l'existence. Il y avait un monde qu'on ne comprenait plus vraiment tout en bas, un monde qui s'atrophiait et qui n'allait pas tarder à se déchirer. Il valait mieux déposer les armes. On voulait terminer en beauté, dans la quiétude.

Ils avaient emménagé dans la maison du grand-oncle Levasseur, un original dont on savait peu de choses. Il avait fait le tour du monde et fini sa course

on ne sait trop comment ni pourquoi à Ségurian. Il avait longtemps peuplé sa solitude en fabriquant de petits objets naïfs en bois que l'on avait retrouvés par centaines après sa mort : des animaux, des voitures, des maisons, des boîtes à bijoux, des cuillères, des sculptures diverses, tout un bric-à-brac absurde. Il y avait quelques lettres aussi, des lettres d'amour jaunies provenant du Cambodge. Les lectures répétées avaient effacé la moitié des mots. La dernière lettre datait de juin 1972.

La maison ne cachait pas sa tristesse, mais les Levasseur avaient passé des mois à tout réarranger avec l'idée que, pour eux, tout se finirait là.

Et puis, il fallait changer de vie. Le départ de Guillaume avait déclenché chez Catherine une mélancolie sourde. Trois ans auparavant, Guillaume les avait comme *abandonnés* – Jacques n'aimait pas ce mot. « C'est un adulte maintenant, il fait sa vie, voilà tout. » Guillaume était parti en Afrique, comme ça, sur un coup de tête, et n'avait pas donné de nouvelles pendant des semaines. Quelque chose d'inexplicable avait ripé dans leur relation. Il avait tranché le fil d'une éducation scrupuleuse, les brillantes études laissées en plan, et bifurqué dans les forêts incertaines de l'errance. Catherine et Jacques n'avaient pas compris. Ils avaient pensé à un chagrin d'amour – Guillaume ne fréquentait pas les milieux louches –, et ils avaient fini par accepter, à défaut de comprendre. « Il reviendra, tu verras, il reviendra, notre

Guillaume. » Mais parfois, en fin de journée, dans l'intimité des silences, ils finissaient par douter. Ils avaient littéralement mal au cœur.

En attendant, la petite maison de village avait fait peau neuve et s'ouvrait sur une jolie terrasse et un jardinet florissant.

Et puis un jour, ils avaient reçu un appel très bref : « C'est moi, je rentre mardi, vous serez là ? Je ne peux pas trop parler là, je vous embrasse. » C'est Catherine qui avait décroché. Jacques l'avait prise dans ses bras. Promis, ils ne lui poseraient pas trop de questions. Ils étaient si heureux.

C'était comme si le mardi avait mis des semaines à venir. Catherine et Jacques avaient préparé la chambre, fait plusieurs fois les courses. On se chamaillait un peu sur des détails. Le soir, ils cherchaient ce qu'ils allaient bien pouvoir lui dire. « Pas trop de questions surtout, pas trop de questions. Il nous racontera ce qu'il voudra bien nous raconter. » Chacun avait ses craintes. Jacques se demandait s'il allait avoir affaire à un homme nouveau, à un étranger ou à un Guillaume juste augmenté d'une barbe foisonnante. Catherine, de son côté, devrait discipliner sa curiosité – comment ne pas l'agacer avec ses questions ?

Il était arrivé dans la matinée. Sa présence avait rapidement balayé toutes les interrogations. Il était là, souriant, comme avant, à ceci près que se dégageait

de lui une force nouvelle, une dureté presque intimidante. Les retrouvailles avaient dépassé toutes les espérances de Jacques et Catherine. Ils s'embrassaient, ils riaient, ils se racontaient des histoires. Guillaume avait travaillé en Afrique pour une ONG. Il avait passé des mois à installer des mini stations d'épuration dans de petites villes, dans des villages reculés. Il avait été très occupé. La mission terminée, il s'était permis de voyager quelques semaines à travers le continent, puis il était rentré. On n'en saurait pas beaucoup plus pour l'instant.

À aucun moment ils n'eurent l'idée de lui faire le moindre reproche. Guillaume était devenu un homme. Le verbe, surtout, avait changé. Il s'exprimait mieux, ses phrases coulaient dans une syntaxe ample que des mots précis et nuancés irisaient. Il était devenu un homme fin et fort tout à la fois.

Jacques passa la main sous la table et serra la cuisse de Catherine. Elle lui prit la main à son tour. Guillaume était revenu.

« Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? »

Guillaume avait validé le choix de ses parents. Le village l'avait immédiatement saisi. Ce n'était pas un pays mais un jardin. En contemplant les pentes sauvages, il se disait qu'il aurait aimé vivre une enfance à Ségurien. Il aurait voulu se souvenir des chemins empruntés dans la poussière de l'été, de la montagne érodée en tous sens par les courses folles avec les

cousins, des camarades aux ongles sales, des cachettes infinies dans les craquements des buissons. Il aurait aimé être capable de reconnaître tous les arbres, tous les insectes, chaque oiseau à son chant. Il aurait aimé sentir ce vent de liberté qui inonde ce jardin suspendu au-dessus du continent, cet autre monde qu'il n'avait pas connu, cette tendresse de la nature qui accueille tout, comme on pose une main sur une épaule. Au lieu de cela, il avait eu cette enfance des villes, bienveillante mais étroite, enfance de laquelle on ne s'évade qu'en soi-même, en fermant les yeux ou en lançant par la fenêtre des avions en papier sur une musique rassurante de cocotte-minute. Il avait épuisé après l'école les bacs à sable cerclés de bitume et, à défaut de grimper aux arbres, il s'était amusé comme tous les autres enfants à remonter des escalators qui descendaient dans les centres commerciaux. Il venait à peine d'écartier un pan du rideau de Ségurien qu'il croyait déjà comprendre la langue intime du village qui résonnait en lui. Un appel, un chuchotement aimable dans la langue des sentiments. Il voyait en Ségurien l'un de ces lieux qui vous choisissent, qui vous tiennent, et contre lesquels on ne peut rien. Il pourrait être heureux ici.

Guillaume avait des projets et le caractère pour les mener à bien. Entier, direct et résolu. Les lignes qu'il traçait dans sa tête étaient presque toujours droites. Il était un chêne, un mur, une force qui va et il voulait

faire quelque chose de cette force qui vibrait en lui. Mais il aurait fallu regarder un peu mieux le village, prendre plus de temps pour rabattre légèrement son orgueil sans tuer son ambition. Guillaume aurait dû s'attarder sur ce rocher en surplomb, sur cet arbre séculaire, sur la route qui vrillait.

De l'orgueil, Guillaume en avait à revendre. Et de l'ambition aussi. C'est une vie qui commençait pour lui. Il mit à peine quelques jours pour y voir clair. Il voulait monter une affaire à Ségurien. Pas un commerce (il y avait déjà deux bars et une épicerie), non, une affaire plus surprenante : une bergerie. Comme au siècle dernier, disaient certains ; comme les hippies, disaient d'autres.

Guillaume n'était pas du genre à se lancer à la légère. Voilà ce qu'il voulait faire : passer ses journées dans la montagne avec les moutons. Une vie un brin anachronique, mais une vie authentique. Berger. Voilà ce qu'il avait dans son sac en montant la pente raide qui mène au village : les plans d'une bergerie avec des traits partout et des nombres qu'il ajoutait ou qu'il retranchait pour le matériel en fonction des années, des intempéries et des prix du marché. Des dessins aussi, des adresses, de l'espoir et du courage. Beaucoup de courage. Cela commençait déjà à prendre forme. La bergerie existait presque.

Des moutons à Ségurien ? Quelle drôle d'idée ! La dernière bergerie avait fermé au moins quarante ans

plus tôt, en même temps que les yeux du vieux Jacquou Massoni. Parfois, on évoquait le vieux Jacquou pour parler d'un temps révolu, refermé sur lui-même comme un livre poussiéreux. On disait « à l'époque du berger », « au temps du berger » – le berger, c'était inutile de préciser, il n'y en avait eu qu'un et il ne devait plus y en avoir. Des moutons à Ségurian...

Il arrivait à Guillaume de grimper dans un arbre avec un livre et, ces jours-là, on ne le voyait plus de la journée. On trouvait ça étrange, un sentiment qui frisait chez certains l'inquiétude. Or, il ne faisait de mal à personne, à part peut-être aux branches qui ployaient sous son poids. Un gaillard. Il avait un physique de déménageur breton, mais avec le verbe de l'intello, de ces qualités qui faisaient mauvais genre dans ces villages perchés. Une force de la nature (1,90 m, 100 kg – la nature avait fait pour lui des comptes ronds) avec des trucs plein la tête. Un *intello* – c'était un mot qu'on ne prononçait que du bout des lèvres de peur de se salir la bouche. On disait qu'il avait fait de grandes écoles, des trucs de branleurs de tête avec des racines carrées et des matrices qu'on inverse. Quand quelqu'un dit ça au village – un intello – on sent bruissier les feuilles des citronniers. On disait qu'il revenait d'Afrique. Il y aurait fait de l'humanitaire, du trafic de diamants, il aurait vendu des hommes, détourné des enfants, il aurait engrossé une demi-douzaine d'autochtones,

il avait dû jouer au passeur – qui sait ce qui arrive dans ces pays de sauvages. Si Guillaume laissait dire, c'est qu'il était tout entier à son projet et, pourtant, quelque chose de l'enthousiasme qu'il nourrissait pour le village avait été rabattu jusqu'à laisser place à une méfiance de moins en moins diffuse, musique lancinante qui commençait à brouiller l'image d'un lieu qu'il avait retouchée à sa manière. La beauté d'un lieu est la face d'une médaille qui cache la moitié du réel. De la méfiance, disions-nous, mais pas encore de crainte. Il aurait bien le temps plus tard de séduire quelques habitants et de faire taire les petites rumeurs piquantes.

Guillaume était tendu vers son objectif. Il n'avait rien d'un aventurier ou d'un illuminé. Il savait que la réussite n'était pas qu'une question de courage. Il fallait se préparer : se documenter, compter, planifier et mettre un peu d'argent de côté. Il enfilait un costume le jour, descendait en ville faire le vigile, l'air sévère, aux portes d'un supermarché, et le soir, il sortait ses livres et ses cahiers, recopiait méticuleusement des notes, traçait des colonnes, collait des images. Il fallait faire le dos rond, supporter les remarques désagréables du patron, les regards suffisants des clients, les fausses excuses des petits charpardeurs, et ce n'était pas si difficile quand on considérait la récompense. Cette différence de destin le rendait immanquablement plus sympathique que les autres cerbères.

Encore quelques mois d'efforts qui aiguïseraient la volonté de Guillaume, son enthousiasme, sa détermination. Il concoctait le rêve de sa vie avec la rigueur d'un capitaine d'infanterie. Il ne vieillirait pas avec des regrets. C'était décidé, c'était planifié, c'était fait.

Le dimanche, c'était jour de chasse pour les Anfosso. Quel bonheur ce petit matin, le poids du fusil sur l'épaule, les chiens qui zigzaguaient en reniflant la peau sculptée des pierres, le sandwich au saucisson ! C'était Joseph qui avait choisi lui-même le pain à la boulangerie. Annette lui mettait toujours une bonne miche de côté qu'il allait chercher le samedi soir. Bien cuite comme toujours et il l'avait beurrée des deux côtés. Pour un bon sandwich, le beurre c'est encore plus important que le saucisson. Et le petit cornichon. C'était un rituel immuable.

Chez les Anfosso, la gestuelle venait de loin. On sniffait déjà la poudre à canon dans le berceau, le père en avait toujours un peu sur les mains, on avait aimé ça, tout de suite, plus encore que de téter les mamelles nourricières. On avait appris à suivre les pistes, à décrypter les étrons, à débusquer la bête, à en faire un trophée, un récit. On avait démonté et remonté des fusils des centaines de fois. Avec la plus grande rigueur. Un chiffon pour chaque. On ne plaisante pas avec ça par ici.

La société de chasse comptait cent membres, cent membres pour quatre cents habitants. Un bon ratio,

le tout sans contrainte et sans publicité, au point que Ségurien était connu dans toute la région comme le village des chasseurs. C'est un beau sous-titre: Ségurien, le village des chasseurs. Ça en impose, ça clarifie, on n'est pas floué sur la marchandise.

Cela faisait plusieurs années que Joseph dirigeait tout ça. Lorsque le père Anfosso passa l'arme à gauche, il avait fallu choisir et Joseph était tout désigné: il était déjà le meilleur, le plus rigoureux, le plus entreprenant. Le plus riche aussi. Et puis il était le fils de son père. On trouvait cela normal. On préférait même.

L'amour de Joseph pour la chasse n'était pas feint. La première carabine à six ans, la première grive à sept sous le fier regard du père, la main tendre qui décoiffe l'enfant. L'amour de la chasse, c'était avant tout l'amour du père. La rudesse de l'homme qui n'avait pas appris à faire de compliments se fendait devant les succès répétés de Joseph, qui repensait souvent au jour où son père lui avait dit, après avoir tiré un lièvre à plus de quatre-vingts mètres: « Tu es bien mon fils, tu es comme moi, mais en mieux. » En économie comme dans les sentiments, c'est la rareté qui fait le prix. Joseph en avait eu les larmes aux yeux.

Ségurien, un village de chasseurs donc, avec une grande famille de chasseurs et un chef chasseur.

Ce matin-là, c'était le sanglier, leur spécialité. Ah, ce petit matin, ça vous remplit un homme! La montagne, la chasse, le sanglier. Le monde pouvait bien

s'écrouler. Et la mer même pouvait bien déborder, on était là-haut, à l'abri. Rien d'autre.

On est ensemble, on est chez nous. Il est bon de le rappeler de temps en temps. Et les périodes de chasse, c'est nous qu'on les choisit.

Il faisait un peu trop chaud. On avait bien fait de partir tôt. Les sangliers, ça caracole dans la montagne et il valait mieux profiter de la fraîcheur. Cette montagne, Joseph la connaissait si bien. C'était chez lui. C'était son rocher, son domaine. À lui et à ses amis. Il leur avait donné rendez-vous sur le chemin Saint-Bernard derrière sa maison, comme à chaque fois. La chasse a besoin de ces rituels qui rapprochent et qui soudent. On retrouve les gestes ancestraux. On pense dans un éclat de silex. On est au cœur du nécessaire. La survie. La camaraderie. Ça ne se fait pas n'importe comment. C'est un art. Le nôtre.

L'automne approchait et la télé jouait son petit programme de saison. On avait recyclé un documentaire sur la chasse pour accompagner la digestion et habiller les heures creuses de l'après-midi.

La battue au sanglier est de loin la chasse la plus pratiquée en France. Elle est une action concertée et ordonnée entre plusieurs chasseurs et plusieurs chiens visant à cerner, pourchasser et, finalement, abattre un sanglier. La battue est une affaire d'hommes.

Comme pour toute action collective, il faut un chef sûr et expérimenté dont le tableau de chasse est

généralement plus étoffé que les autres. Le chef définit un groupe d'éclaireurs. Il ne tire pas au sort, il prend de vieux briscards au pas léger et précis comme l'ouïe d'un violoniste.

La chasse débute par une opération simple. Le groupe d'éclaireurs accompagné d'un chien au museau aiguïté parcourt la lisière des bois, des cultures, les chemins forestiers afin de localiser le plus précisément possible le sanglier. Cela peut prendre de longues minutes. Une fois l'animal repéré, les chasseurs viennent faire leur rapport au chef, qui décide ensuite de la stratégie d'attaque à adopter. C'est le moment où l'on palabre un peu parce qu'on en a marre de se coltiner la frange ouest d'où jamais rien ne rentre ni ne sort, mais si le chef est bon, on finit par fermer sa gueule.

Alors, on se déploie et on encercle la zone définie. Au signal, un chasseur aux mains solides et lardées par les laisses des chiens lâche la meute à l'entrée de la zone. Ils remontent alors le bois en poussant des cris de joie, en battant de la queue et en se sentant le cul à l'occasion jusqu'à tomber sur la proie.

La bête est alors traquée, elle a peur. Parfois, si elle est bien placée, dos à la remise, elle peut tenter de charger les chiens, faire un massacre et écrire sa légende, mais la plupart du temps son instinct lui dit qu'elle n'en a plus pour très longtemps et qu'il faut détalé dans la direction où les chasseurs attendent excités, vu qu'il n'y a pas d'autre issue, et passer le plus vite possible en espérant qu'ils aient tous bu un coup de trop.

Ensuite, ça tire pas mal et la bête finit par montrer son ventre au ciel. Si l'animal est attaqué à la chevrotine, il faut ajouter un petit coup à bout portant pour assurer la victoire, et même si ça fait du boulot en plus pour retirer du corps toute la quincaillerie.

Les chiens arrivent rapidement sur la bête morte, c'est là leur plus belle récompense.

On corne deux coups et tout le monde applique. On félicite le tireur. On commente un peu. On traite l'animal de « salaud » s'il s'est bien défendu, de « pédé » s'il s'est offert tout cuit.

Reste à dépecer ou à ligoter la bête et à la traîner jusqu'au pick-up. Cent kilos de barbaque plus cinquante kilos de chiens qui ne démordent pas.

On peut suivre la même méthode avec d'autres animaux, y compris l'homme.

À la maison, on refait le match et on se régale des abats : foie, cœur et rognons.

Les chasseurs n'ont pas toujours bonne réputation, mais ils s'en foutent royalement. Ils avancent avec certitude. Ils se sentent utiles et se font plaisir tout à la fois. D'ailleurs, si on savait combien ces fichues bestioles font de dégâts et à quelle vitesse elles se reproduisent, on les emmerderait un peu moins.

Ce dimanche-là, Guillaume commença la construction de la bergerie et ce n'était pas une mince affaire.